

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 41

Artikel: Comment voyageait Napoléon Ier
Autor: M.G. / Napoléon Ier, empereur des Français
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

marcher en première. Il ne faut pas se donner crainte. Un pour tous, tous pour un ! Liberté et patrie !

Les soldats ont crié : « Bravo ! Vive le général ! » Ensuite ils ont prêté le serment au drapeau, l'aumônier a fait la prière et puis ils ont été prendre leurs positions. Il s'est trouvé là quelques hommes qui avaient des fusils à pierre, qu'on venait de les inventer à Vallorbe, pour l'abbaye de tir. Divicon les a mis dernier un muret d'en dessus de la route, pour si des fois de ces Romains avaient eu idée de tourner par la côte. Avec le restant de son monde, il s'est porté proche de Crébelley, qu'il commandait toute la passe.

Ça n'a pas tant tardé qu'ils ont vu l'ennemi, et ils ont compris tout de suite que ça voulait donner sérieux. Ça n'était, pardi ! pas de la cassibraille, mais des beaux militaires, bien instruits, bien équipés, avec des casques, des cuirasses, des boucliers, et de ces belles armes qu'à l'arsenal de Morges vous n'auriez rien trouvé pareil. Il n'y a pas à dire, on n'était pas si bien monté. Y en avait bien quelques-uns qui avaient des sabres, surtout dans la cavalerie, que c'était presque tous de ces fils de gros paysans. Mais dans l'infanterie, ils avaient des tzapis, des faux bien enchaplées, de ces fourches américaines qu'elles ont donc les dents en fer, et naturellement ceux des petits cantons avaient leurs arbalètes avec leurs morganchternes.

En voyant les Romains qui venaient au pas de parade, sûrs qu'ils étaient de vaincre et fiers comme des empereurs, et puis toute cette ferraille qui brillait au soleil, y avait bien quelques hommes que ça leur faisait impression. Mais Divicon s'est dressé sur son pique et s'est mis à crier d'une puissante voix : « Pauvres amis ! Vous allez voir, avec nos tzapis et nos z'haches comme on va défoncer cette ferblanterie ! Et puis, avec son sabre, il a fait signe à la musique. C'est là qu'il aurait fallu être. Le caporal trompette a eu vite fait d'emmoder : « On prend le No 12 : Sempaque... Et en mesure ! »

Quand toute la fanfare est partie au 3^e temps, oh alors, ma fi, gare devant ! Les Suisses se sont tous lancés qu'on aurait dit ces mouets de neige qui viennent d'en bas les montagnes, que ça vous polit tout : les arbres, les maisons, rien ne peut tenir contre. Aussi, il fallait voir cupesser ces Romains. Y en a, avec leurs cuirasses, qu'ils semblaient comme les cancoires quand vous les mettez sur le dos : ils dzinguait des pieds et des mains, mais ne pouvaient plus se ravoir : ils étaient tous faits prisonniers. Enfin, ça n'a pas été long qu'il ne restait plus que les moindres qui traçaient contre St-Maurice tant qu'ils pouvaient courir, et puis les journalistes, que, eux, il fallait bien qu'ils aillent raconter l'affaire... Dieu sait comme ils l'ont arrangée !

Vous pouvez vous penser si les Suisses étaient contents et les Romains motsets. Mais il avaient tant fait les fiers qu'on était pas pour avoir pitié d'eux. Même il s'est trouvé un farceur, de par Bretonnières, je crois, qui a eu idée d'emprunter un joug à un de Crébelley. Ils l'ont planté sur deux z'hallebardes et il a bien fallu que les Romains passent dessous. Tant qu'aux officiers qui riaient de voir ce commerce, et puis les gamins des écoles que partout alentour les régents leur z'avaient donc donné congé pour le tantôt. Y avait aussi là des femmes de Noville, de Rennaz, de par tous ces villages que, contre les 4 heures, elles s'étaient pensées d'apporter le café aux hommes... et il a fait rude plaisir après une transpirée comme ça.

Enfin, quand ils ont eu ramassé le butin et fait ce qu'y avait à faire, Divicon a encore remercié les hommes et les a tous licenciés, qu'une compagnie du Jorat pour la garde des prisonniers, qu'on a donc menés à Chillan dans les carnitzets du Château.

Les autres sont rentrés chez eux. Ceux du Gesenay et des petits cantons s'en sont retournés par la Forclaz avec ceux des Ormonts, qui les ont logés dans les granges. Les Dzodzets ont pris par Jaman avec ceux du Pays d'En-haut. Il s'est bien fallu quelques jours pour qu'ils soient tous rendus, mais ceux qui ont encore été le plus

longtemps, c'est ceux qu'il a fallu qu'ils passent par Lavaux. Ceux-là, ma fi, quand ils sont arrivés chez eux, à St-Cergues, au Brassus, à l'Abergement, à Lausanne ou dans le Gros de Vaud, s'ils n'avaient pas des casques comme ces Romains d'autrefois, y en a bien quelques-uns qui avaient au moins des plumets.

C'est depuis cette affaire que le gouvernement a décidé de mettre des forts à St-Maurice. Ils ont aussi commandé à un certain Gleyre, de Chevilly, un tableau commémoratif, pour souvenir aux hommes qui avaient fait la mobilisation. Vous voulez encore le voir au musée de Lausanne. *Gédéon des Amburnex.*

EN FACE DES REALITES

I. Jeter des perles aux pourceaux !

C'EST la leçon de grammaire. Le maître s'efforce de retenir l'attention rebelle de la horde de ses quarante garçons, plus sensibles au bruit d'une boîte d'école brusquement tombée avec fracas, ou à la neige qui leur prépare une glissoire, qu'à la règle du gérondfin.

— Isidore, écoute donc ! Tu es toujours distrait...

Isidore est un gros garçon à la tête hirsute de primitif ; ses larges épaules tirent les manches trop courtes de son paletot déchiré. Il reprend l'attitude scolaire en lançant de côté, à son voisin, un éloquent regard de je-m'en-fichisme, rapide comme l'éclair.

Trois minutes plus tard, le maître excédé :

— Isidore, apporte-moi ce que tu tiens.

Avec une lenteur exaspérante et une moue de révolte, l'élève remet au maître une vague portefeuille crasseux.

C'est la récréation. Après un ouf ! de soulagement, le pauvre pion jette, par hasard, un coup d'œil à l'objet confisqué. Il voit un calepin bourré de coupures de journaux sportifs. Voici les photos, dans toutes les poses imaginables, des champions du ski et du patin, les as du football, leurs records, prouesses et championnats ; voici encore, au crayon, avec un orthographe du plus pittoresque effet : Siméon a sauté 22, 5 m. sans tomber ; Placide et Léger ont fait leurs 12 m. sans tomber ; 8 ans...

Et le pauvre jeune maître se demande pourquoi il s'épuise et s'obstine à vouloir ingurgiter de force un savoir qu'Isidore se refuse d'absorber. *Cyprien.*

SANS BLAAGUE !

D'EPUIS que le super-film cent pour cent parlant français « *Grock* », ou la vie d'un grand artiste, a fourni au célèbre clown André Weltach l'occasion, non pas de nous raconter son *curriculum vitae*, comme l'indique le titre, mais de placer un excellent numéro de music-hall, on ne peut plus aborder un ami, commander un plat à la carte, ou présenter des condoléances, sans que l'ami, le maître d'hôtel ou le parent du défunt vous réponde : « ...Sans blague ?... »

« Sans blague ?... » s'ajoute à la série, déjà longue, des *scies célèbres*. Le fameux autant que parfaitement idiot : « *A la tienne, Etienne !* » eut un succès immense. Il en est de même du « *T'en as un œil !* » qui fit florès il y a une vingtaine d'années et que remplaça, sans grand avantage : « *Monte là-dessus et tu verras Montmartre !* » Vous avez tous connu ces scies circulaires : « *Il aime tant sa mère !* », « *On dirait du veau !* », « *En voulez-vous des zhomards !* » et celle plus récente : « *Ah ! merci pour la languette !* » Cette dernière eut une intronisation particulièrement rapide, mais elle a vécu ce que vivent les scies... Et elles vivent quelquefois très longtemps, en raison de leur utilité et de la consommation courante qu'en font, comme d'un article de première nécessité, les gens dénués d'esprit qui sont, ainsi, dispensés de trouver eux-mêmes une chose drôle.

Parfois, automatiquement ou à cause de circonstances où elles tombent, il se trouve qu'elles sont spirituelles. Mais cela n'arrive pas souvent...

Oui, oui, sans blague !...

COMMENT VOYAGEAIT NAPOLEON 1er

NAPOLÉON, qui parcourut toute l'Europe en guerroyant, depuis Naples jusque dans les Flandres et de Madrid à Moscou n'aimait que les chevaux pour voyager, selon les coutumes de ce temps-là. Lui-même chevauchait rarement longtemps ; il se contentait de faire transporter ses bagages par son célèbre cheval blanc, et quant à lui il s'installait le plus souvent dans un grand carrosse fermé, attelé de plusieurs chevaux, allait ainsi de pays en pays et n'aimait pas séjourner longtemps au même endroit.

La plus grande berline de voyage du célèbre Corse était peinte simplement en vert et sans aucun ornement ; à chaque coin extérieur était suspendue une lanterne pour éclairer la route durant la nuit. Sur le siège s'asseyait ordinairement Roustan, le mameluck attaché à la personne de l'empereur, chargé de veiller sur les six chevaux attelés en flèche.

Dès qu'il avait énoncé le dernier mot d'un article dicté à son secrétaire, Napoléon donnait presque toujours à l'instant cet ordre : « La voiture ! à cheval ! » — La colonne de voyage se formait aussitôt dans le plus bref délai possible ; l'ordre en était toujours fixé d'avance avec le plus grand soin depuis le premier homme jusqu'au dernier et sévèrement observé.

A droite de la voiture se tenait le grand-écuyer Caulaincourt à cheval ; à gauche le général Guyot ou son représentant le plus ancien. Immédiatement derrière la voiture, venait Berthier, et parfois Roustan quand il n'était pas sur le siège, tous deux suivis des adjudants, des écuyers, des officiers d'ordonnance et des pages de service ; le cortège était terminé par vingt-quatre chasseurs sous le commandement d'un officier.

Le major von Odeleben, Saxon de la Confédération du Rhin, qui faisait partie de l'état-major de Napoléon, raconte ce qui suit de ces cavalcades impériales :

« On s'en allait ainsi au trot accéléré, faisant un bruit pareil à celui d'un ouragan ; on chevauchait jour et nuit durant d'interminables lieues, et celui qui devait rouler dans ce tourbillon en pleine nuit n'avait pas un lot agréable. Quand le chemin était trop étroit, tous les gens, dans leur zèle pour ce service, se serraient les uns contre les autres dans un mêli-mêlo indescriptible. Les plus favorisés étaient les deux officiers d'ordonnance à cheval un peu en avant de la voiture, et les deux chasseurs qui, devançant encore ces derniers, servaient de guides. D'ailleurs, tous tenaient à honneur de se distinguer par leur zèle, et tout le personnel attaché au service des chevaux de Napoléon surpassait le genre ordinaire, de même que le chasseur du portefeuille, aussi bien que les officiers d'ordonnance et les pages : tous accouraient au premier signe de l'empereur, s'élançant impétueusement, et peu leur importait la chaleur et la poussière, le brouillard ou la nuit. Dès que Napoléon s'arrêtait, les chevaux de selle étaient là à l'instant, quatre chasseurs s'élançaient, mettaient la bayonnette au bout du fusil et, celui-ci sur l'épaule, se plaçaient en carré autour du souverain. »

A l'intérieur de la berline de Napoléon, il y avait deux sièges qui pouvaient se transformer pour la nuit, de sorte que grâce à un bon lit de plume, il pouvait dormir aussi bien que dans son lit. Une lanterne suspendue à l'intérieur éclairait la voiture et la liste de tous les relais était affichée en face de l'empereur. Il y avait également à l'intérieur de la berline de nombreux tiroirs fermés où l'on rangeait les nouvelles reçues de Paris et d'autres rapports. Un courrier arrivait-il au cours du voyage, ce n'était pas une raison pour faire halte ; Caulaincourt ouvrait alors le portefeuille avec sa clef et passait les lettres et les dépêches à l'empereur par la portière sans que l'on s'arrête. On voyait alors peu après les enveloppes des lettres et les pièces sans importance voler par la fenêtre, soigneusement déchirées auparavant en menus morceaux : en eut dit une pluie de papier. La tâche de tout déchirer incombait à Berthier qui

s'en acquittait à merveille. Napoléon s'amusa aussi à cela de temps en temps pour rompre la monotonie du voyage, et jouer avec la houppe du cordon de la fenêtre était son occupation favorite pour se délasser. M. G.

A PROPOS D'ŒUFS FRAIS

A propos d'œufs frais, voici une anecdote qui ne manque point de saveur.

Un amateur d'œufs à la coque en achète quelques-uns chez la marchande de primeurs du coin de la rue.

— Ils sont frais, n'est-ce pas ? demande-t-il.
— Oh ! proteste la marchande... ils sont pondus d'hier.

Rentré chez lui, l'amateur prend deux œufs et s'apprête à les mettre dans l'eau bouillante, quand il s'aperçoit que quelques mots sont écrits sur l'un des œufs. Et il lit :

« Je m'appelle Marie X..., je suis jolie, douce de caractère, j'ai 19 ans et je voudrais rencontrer un jeune homme de 25 à 30 ans en vue de mariage. Ecrire, etc. »

Suivait l'adresse. Amusé par cette originale invitation, l'amateur, qui se trouvait dans les conditions requises, s'empresse dare-dare à écrire. Quatre jours après, il recevait la réponse suivante :

« Mille regrets ; vous arrivez trop tard. Je suis mariée depuis cinq ans et j'ai deux enfants. »

Il paraît que, depuis, notre amateur ne croit plus aux œufs frais, « pondus la veille ».



LOYSE DE SAVOIE

2

Ces pâtres, ces paysans, étaient tenus en tel mépris au camp bourguignon, qu'à peine arrivé, le duc Charles faisait sommer par un simple héraut d'armes, le château de Grandson de se rendre à merci.

Grandson, situé sur le lac de Neuchâtel, à quelques lieues de Lausanne, pouvait, en effet, gêner la marche projetée des Bourguignons, sur Fribourg et sur Berne.

Les Suisses, naturellement, refusèrent de capituler. Le duc fit donner l'assaut. L'assaut fut repoussé.

Le Téméraire, alors, dépêcha aux assiégés un gentilhomme allemand, nommé Ramswag ; celui-ci leur tint un si persuasif langage que, non seulement, ils se rendirent, mais encore lui comptèrent cent écus pour ses bons offices.

— Qui sont ces gens-là ? demandait le duc en voyant le lendemain la garnison de Grandson lui arriver, conduite par Ramswag. Par saint Georges ! qui donc sont ces gens ?

— Monseigneur, ce sont les gens de Grandson, qui s'en remettent à votre miséricorde...

— Alors, qu'on les pend ! reprit simplement le duc.

Ainsi fut fait, et les pauvres hères étaient incontinent branchés, ou noyés dans le lac.

Où, ainsi fut fait. Et depuis cette horrible pendaison, le ciel continue d'être bleu sur le château de Grandson ; le lac continue d'en caresser amoureusement les murailles ; les vignes continuent de verdoyer, les prairies de fleurir à l'entour. Rien n'est impressionnant comme cette serene indifférence de la nature devant les scélératesses humaines. Au spectacle d'un champ de bataille ensoleillé, à la vue de ruines fumantes, sous une nuit pleine d'étoiles, on se demande comment tant d'admirables et d'horribles choses peuvent coexister, et pourquoi l'homme, dans sa rage furieuse, attente ainsi à l'éternelle beauté.

Je me le demandais, en parcourant, naguère, les rives ombreuses du lac de Neuchâtel ; en admirant les luxuriantes collines qui, à l'entour de Grandson, remplacent les montagnes... Je me le demandais, tandis qu'aux grands arbres proches du château, il me semblait voir encore se balancer les squelettes de ses vieux défenseurs.

* *

La marche de l'armée bourguignonne sur Fribourg devait être singulièrement facilitée par la nature du terrain, qui autour du lac de Neuchâtel, est à peine ondulé. Aussi le Téméraire comptait-il faire une simple promenade militaire de vers Fribourg et Berne, lorsque, le 2 mars, il mit ses troupes en mouvement. Ses espions l'avaient prévenu qu'il allait rencontrer l'ennemi, renforcé par les contingents envoyés par les vieilles liges allemandes, et par les bandes descendues des montagnes d'Uri, de Schwytz, de Glaris et de Zoug ; mais il était loin de soupçonner que devant lui se groupaient vingt mille combattants. Encore les Bourguignons ne pensaient-ils rencontrer les Suisses que fort loin de Grandson, du côté de Neuchâtel. Mais, voilà qu'à peine en marche, leur avant-garde se heurte aux contingents de Schwytz et de Thoune.

— Sus à ces vilains... ! crie le duc qui éperonne son cheval, tandis qu'agenouillés, les Suisses font leur prière...

— Par saint Georges ! ils demandent mercy ! clament les Bourguignons.

Mais non, les Suisses se relèvent et attaquent furieusement. Le duc, alors, pour démasquer son artillerie, rappelle son avant-garde. Les troupes du centre, sur lesquelles ce mouvement les refoule, se débattent. A leur tour, se croyant pris à revers, les premiers rangs bourguignons lâchent pied et entraînent, dans une panique éprouvée, le gros de l'armée, qui n'a même pas aperçu l'ennemi.

Les Suisses, alors de charger les fuyards, aux cris mille fois répétés de « Grandson !... Grandson !... » tandis que le meuglement terrible du taureau d'Uri et de la vache d'Unterwald domine le fracas de la bataille.

Fou de rage, le duc Charles essaie vainement de rallier ses gens. Ce n'est pas à un combat qu'il assiste, c'est à une déroute qui déconcerte les plus braves. Si prompt, si imprévu est le désastre que, ni les réserves commandées par Hugues de Chalon, ni les Savoyards de Madame Yolande ne peuvent paraître à temps sur le champ de bataille.

D'heure en heure cependant les nouvelles, toujours plus alarmantes, arrivaient à Lausanne où Loyse et sa mère les attendaient en grande perplexité. — Hélas ! non plus que le terrible duc elles n'avaient prévu le désastre !

La raison du Téméraire sembla chavirer. Comme dément, il erra tout le jour sur le champ de bataille et s'y obstina désespérément. La nuit venue, cependant, ne voyant plus autour de lui que débris et carnage, il sentit s'abattre son orgueil. Et, mettant furieusement les éperons au ventre de son cheval, le vaincu s'élança vers les gorges du Jura.

* *

Il n'est pas pour égarer une poursuite, de région plus favorable que cette région du Jura où s'engageait le Téméraire.

Etrange pays ! pays de contraste, où la nature semble avoir, au hasard, entassé ses rochers, fait bondir ses cascades, semé ses prairies, plantés ses forêts... Pays souriant et sinistre où, dans une sublime symphonie, toutes les verdure connues donnent leur note juste : claironnante et joyeuse lorsque frissonne le bouleau ou le hêtre, grave et triste quand la bise secoue l'épaisse frange des sapins séculaires. A frôler leurs fûts énormes, où la résine pleure, on croit frôler les éternels, les douloureux survivants d'un monde disparu. Que de tempêtes ont passé sur ces géants ! Que de générations humaines n'ont-ils pas vues défiler dans leur ombre ! Gens de guerre, bûcherons, voyageurs obscurs, passants illustres. Qui sait ? Peut-être gardaient-ils la tragique vision du Téméraire en fuite...

Et voilà que là-bas, tout là-bas, luit une clarté. Air et ciel se sont faits moins lourds, moins sombres au sortir de la forêt. Sur la colline lointaine apparaissent, dorés par le soleil renaissant, les remparts écroulés d'une forteresse. Ruines douloureuses au milieu desquelles se dresse, pourtant encore intacte, une haute tour. Cette tour, sur laquelle une vieille horloge compte aujourd'hui les heures de paisibles villageois, donnait

accès jadis à Nozeroy, l'imprenable forteresse des princes de Chalon. Nozeroy, où, après une nuit de folle chevauchée, le vaincu de Grandson trouvait enfin le refuge...

Que de magnificences rappellent ces ruines ! Nulle part, à en croire les documents qui survivent, le moyen âge avait réuni tant de merveilles. Architectes, verriers, tailleurs d'images, appelés par le duc Louis, s'étaient surpassés pour décorer la seigneuriale demeure. Les vastes cours se succédaient, communiquant par porches et arceaux. Ça et là, des tourelles interrompaient la ligne des toitures agrémentées de pignons, hérissées de cheminées, surmontées de clochetons ; troupe vagabonde bondissante, placée sous la garde de l'imposante tour qui jadis couvrait, on le sait, le trésor de Chalon.

Quand et comment s'effondra-t-elle ? Les chroniqueurs ne le disent pas. Mais ce coin de Nozeroy où s'entassaient tant de richesses est aujourd'hui le plus désolé, désolé à ce point que la nature l'a voulu sans doute en souvenir de son passé, décorer de ses lierres les plus épais, de ses mousses les plus verdoyantes. Quand, par hasard, le rideau s'écarte, on aperçoit une voussure, une frise, une colonne. C'est encore, là-bas, un arceau brisé, sous lequel on distingue les marches d'un escalier. Marches tremblantes, car elles sont vieilles de cinq siècles. Tremblante aussi est la lumière qui filtre de la voûte à demi effondrée. A cette lumière pourtant tout se ranime, tout se repeuple selon l'histoire, la tradition ou la légende...

Si les choses ont leurs larmes, elles ont aussi, là où elles pleurent, d'étranges puissances d'évocation. Au lieu de ces paysans, de ces bouviers qui sillonnent aujourd'hui ce qui fut la cour d'honneur, c'était, jadis, Jean sans Peur... c'était son fils Philippe... c'était le dauphin de France, le futur Louis XI, qu'on y voyait parader tour à tour. Ils se sont agenouillés en cette chapelle, grande comme une cathédrale. Ils se sont assis en ces salles, autour de tables où moines, princes, évêques, chevaliers buvaient à pleines coupes, vins et hypocras, tandis que là-bas, sur l'esplanade, festoyait aussi la foule bigarrée des hommes d'armes et des vassaux.

Pourtant, c'était Nozeroy si bien fait pour festes et glorieux déduits, qui voyait, au lendemain de Grandson, le plus fier de ses hôtes bourguignons lui arriver, vaincu, humilié, « anibalisé » comme lui criait le fou, qui, pareil au remords, s'attachait à sa fuite.

(A suivre.)

Durapiat se marie. — Durapiat vient de se marier. Un de ses amis le rencontre au Grand-Chêne. Au lieu d'avoir la mine souriante et satisfaite d'un jeune marié, Durapiat a un air angoissé qui fait peine à voir. Cependant, son ami l'arrête.

— Quelle mine, mon garçon, le mariage n'a pas l'air de te convenir ?

— Ne m'en parle pas ! Ma femme me rendra certainement fou.

— Qu'y a-t-il donc ? dit l'ami inquiet, présentant une tragédie intime.

— Eh bien ! toute la journée, elle me réclame de l'argent. C'est tout ce qu'elle sait demander. Le matin, à midi, le soir, je n'entends que ce mot-là : « de l'argent. »

— Quelle femme extravagante ! Que peut-elle donc faire de tout cet argent ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne lui en ai pas encore donné.

Au Bourg, reprise du plus grand film qui ait jamais été tourné à la gloire de l'aviation : **La Patrouille de l'Aube.** Voici les commentaires de quelques as au sujet de cette véritable épopée de l'aviation pendant la guerre.

Dieudonné Costes : « Le plus beau film d'aviation qu'il m'ait été donné de voir. Une réalisation étonnante : c'est tout juste si l'on ne se croit pas enfermé soi-même dans la carlingue. »

Sadi Lecointe : « C'est un film extraordinairement réussi, à tous points de vue. Je ne pensais pas qu'on put représenter des exploits aériens sur un écran avec une telle apparence de vérité. L'atmosphère est étonnamment bien rendue, et il est impossible de résister à l'émotion qui vous étreint. »

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron